

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 75 (1930)  
**Heft:** 5

**Artikel:** Le combat du détachement-frontière au début d'une guerre  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-341300>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 01.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Le combat du détachement-frontière au début d'une guerre<sup>1</sup>.

La mise en place de troupes de couverture s'impose dès que les relations diplomatiques entre deux de nos voisins, ou entre nous et l'un d'eux laissent craindre une guerre. Les paragraphes 185 à 187 de notre Instruction sur le service en campagne forment l'idée directrice à laquelle se plie leur organisation, indiquent la mission qui leur est assignée, ainsi que leurs modes de combattre.

Il va de soi que pour un petit pays comme le nôtre, les combats de la couverture sont d'une capitale importance. Essayons donc d'étudier de près les moyens dont notre couverture dispose, son emploi et les résultats que l'on peut attendre d'elle.

Le S. C. parle de détachements-frontière auxquels incombe, en premier lieu, la garde des frontières, en cas de danger. Nous n'entrerons pas, naturellement, dans les détails d'organisation de ces détachements. Qu'il nous suffise de dire que, selon la situation et le moment, la garde de notre frontière peut être confiée à des unités de landsturm, ou à des détachements d'élite ou de landwehr, composés d'infanterie uniquement ou de différentes armes.

Leur combat aura toujours le caractère d'une action retardatrice ; il s'agit de gagner du temps ; mais en la forme, il différera selon la mission spéciale du détachement, selon ses forces et selon le terrain. La *mission* dépend de la période pendant laquelle le détachement doit travailler ; elle ne sera pas la même avant ou après une mobilisation du gros de l'armée ; elle variera aussi de secteur à secteur. Plusieurs de nos régions-frontière dépassent la ligne des limites naturelles ; certaines d'entre elles devront être « tenues », tandis que s'obstiner à en tenir d'autres peut conduire à des sacrifices sans aucun

<sup>1</sup> Extraits d'une conférence donnée par le Lt.-col. Frick à plusieurs sociétés d'officiers.

avantage. Dès lors, dans tel secteur, le détachement, d'ailleurs faiblement composé, devra se retirer devant une attaque qui paraît imminente ou dès qu'elle se fera sentir, alors qu'ailleurs la retraite ne devra s'opérer que pas à pas, ou qu'ailleurs encore il y aura lieu de tenir. La mission pourra dépendre aussi des intentions du haut commandement. On reviendra plus loin sur cette subordination des détachements aux idées stratégiques du haut commandement.

Autre raison de la différence de forme des combats de la couverture : *les forces disponibles*. Les effectifs jouent un grand rôle, en effet, mais aussi la composition du détachement. Tel procédé très utile et efficace, praticable à des troupes mobiles, cavalerie ou cyclistes, ne l'est pas, ou offre un rendement insuffisant si le détachement est composé d'une troupe telle que le landsturm, à laquelle ni les aptitudes physiques des hommes, ni l'habileté tactique des officiers, ni l'équipement en moyens de transport ne permettent des déplacements rapides. Quant aux effectifs, il convient de se rappeler que le principal danger auquel une troupe s'expose est l'éparpillement de ses forces, le désir de vouloir tout obtenir. Plus une troupe est faible, plus elle doit s'attacher à se concentrer défensivement sur un petit nombre de points importants, ou à agir offensivement avec le plus de mobilité possible et par surprise.

Enfin, *le terrain*. Lui aussi exerce son influence. Derrière un puissant obstacle, par exemple le Rhin ou le Doubs, de faibles troupes peuvent tenir longtemps, pourvu qu'on ait fait sauter les ponts à temps. Cette dernière condition est importante. La haute montagne aussi se prête à une résistance prolongée contre des forces très supérieures. L'ennemi qui attaque est contraint à des détours qui occasionnent des pertes de temps considérables. Au contraire, des régions boisées permettent un peu partout le passage à l'adversaire, et exigent de nombreuses troupes pour être défendues. Ici, nous aurons une défense mobile combinée avec des actions offensives. Un terrain ouvert, comme celui de l'intérieur de notre pays, suppose des combats en retraite préparée, menés sur une assez grande profondeur.

A quels *adversaires* notre couverture aura-t-elle affaire au début des hostilités ? Les premiers seront sans doute des avions. Puis viendront les chars de combat, les autos blindées, de la cavalerie, des cyclistes, des éléments d'infanterie sur camions, et finalement des détachements de toutes armes, ou même de grandes unités, à l'effectif de paix ou de guerre, poussées en avant pour s'emparer le plus tôt possible de certains secteurs ou d'objectifs importants.

Nos procédés contre de tels adversaires ? Il est évident que contre l'aviation ennemie nos détachements-frontière ne pourront quoi que ce soit. Cette aviation ne s'inquiétera guère des troupes dispersées sur la frontière et visera le centre du pays. Elle volera à des altitudes inabordables aux armes de nos détachements, qui devront laisser la tâche de la combattre à la défense anti-aérienne organisée à l'intérieur et se borneront à renseigner les autorités intéressées.

Contre les chars de combat et les autos blindées, les destructions sont un moyen sûr, non seulement les destructions de ponts sur les grandes rivières comme le Rhin et le Doubs, mais sur des cours d'eau de moindre importance, telles nos rivières du Tessin. Une fois les ponts détruits à fond, l'entrée des chars de combat dans ces secteurs est retardée pour un assez long temps, car leur poids impose la reconstruction de ponts lourds qui ne peut être effectuée qu'après solide prise de possession de notre rive. Du reste, même dans les secteurs non protégés par des rivières importantes, la possibilité ne fait pas défaut de barrer le chemin aux chars. Sur nos frontières alpestres comme sur celle du Jura, les lieux ne sont pas rares à rendre impraticables aux chars, rochers, pentes très raides et longues, forêts étendues. N'oublions pas que, malgré sa faculté de grimper le long de pentes de 45 degrés, le char de combat moderne ne peut quand même pas franchir des montagnes entières sans s'arrêter plusieurs fois pour laisser son moteur se refroidir. Il suffit donc de choisir judicieusement les points de passage obligatoire et y pratiquer des destructions de routes pour empêcher l'utilisation des chars pendant un assez long délai. On saisit ainsi l'importance des destructions pour notre défense nationale. La grosse affaire est de les effectuer

en temps utile, ce qui impose l'obligation de les préparer dès le temps de paix, et non seulement de les préparer, mais d'affecter à chaque objet important un officier responsable qui soit sur place, et auquel est attribuée la compétence de faire sauter l'objet commis à ses soins. On choisira des officiers expérimentés, possédant des idées claires et surtout beaucoup de sang-froid.

Il peut arriver, cependant, que l'ennemi, agissant par surprise, empêche la destruction, ou que dans tel secteur il soit impossible de barrer la route aux chars à l'aide de destructions appropriées. Dans ces cas, les détachements-frontière ne s'occuperont pas des chars de combat, surtout si ceux-ci attaquent en masses. Isolés, il est facile de les mettre hors de combat, mais s'ils sont en masse, notre couverture ne dispose pas d'un armement assez puissant pour les combattre. En revanche, elle pourra toujours trouver des emplacements inabordables aux chars, ou, à ce défaut, se diluer de manière à ne pas leur offrir un objectif avantageux. Elle les laissera passer et se bornera à empêcher les troupes qui les suivent d'en faire autant. Ne possédant qu'un rayon d'action limité, et privés de l'appui des autres combattants, les chars deviendront une proie facile pour les troupes de l'intérieur. Les grandes puissances, l'Angleterre notamment, étudient il est vrai la construction d'un char blindé à chenille destiné aux transports de troupes, mais jusqu'à présent, les résultats obtenus sont demeurés insuffisants ; promptement l'infanterie transportée est épuisée par les secousses et autres incommodités du transport. Assurément la technique maîtrisera les difficultés, mais on peut espérer que d'ici là nous aurons résolu le problème d'une bonne arme anti-char. Il est peu probable d'ailleurs que les Etats, même les plus riches, puissent s'accorder le luxe de posséder en grand nombre, en temps de paix, et de tenir prêts pour le moment d'une guerre, ces engins très coûteux.

*Les troupes de toutes armes* sont l'adversaire essentiel à prévoir. Pour les combattre, trois procédés, qui peuvent être combinés ou que l'on fera alterner, sont recommandables : la défense, les surprises et embuscades, le combat en retraite préparée.

La *défense* par la couverture sera menée d'après les principes généraux qui règlent cette forme de combat. Elle sera toujours possible en haute montagne, dans des défilés, derrière de larges cours d'eau, et souvent aussi en d'autres lieux. Comme je l'ai dit déjà, il importe d'éviter à tout prix une dissémination des forces. On se bornera à tenir quelques points importants, surtout sur les grandes routes. On les organisera de manière à résister à n'importe quelle supériorité numérique, fussent-ils tournés et attaqués de tous côtés. Les grands villages, ou des points d'appui entourés d'un obstacle au milieu d'une forêt se prêtent bien à ce genre de défense. Il suffit d'occuper solidement quelques maisons bien bâties au centre de la localité, et qui commandent la ou les routes principales. Des hameaux ou de petits bois sont moins favorables, parce que plus exposés à des concentrations de feux d'artillerie et aux effets des gaz toxiques. Solidement occupés, ces points d'appui forment une sorte de ligne de forts d'arrêt. Entre eux, règnent des intervalles libres d'une certaine largeur. On pourra, partiellement, les commander par le feu, au moins pendant le jour, et partiellement aussi les faire surveiller par des patrouilles qui mèneront un combat mobile. Ce dernier procédé est surtout recommandable pour la surveillance des crêtes et des passages d'ordre secondaire, entre les grands cols tenus solidement, ainsi que pour celle des zones boisées du Jura, entre les cluses barrées par de forts détachements. Il est du reste peu probable que l'ennemi pousse des effectifs nombreux à travers de semblables barrages avant d'avoir anéanti ou au moins neutralisé la défense. Informé que tel ou tel village est occupé, il s'efforcera d'abord de le faire enlever par des avant-gardes. Comme le combat d'infanterie est lent, sanglant, et de résultat mal assuré contre un défenseur bien installé dans des bâtiments solides, l'assaillant mettra en position son artillerie lourde, l'artillerie légère n'exerçant pas d'action dans un pareil cas. L'observation du but sera très difficile, puisqu'il ne s'agit que d'un certain nombre de maisons à l'intérieur d'un grand village, et la consommation des munitions sera très forte, pour peu que le défenseur sache profiter des ressources de résistance offertes par des constructions aux murs épais, des

châteaux, des églises, des cures, d'anciennes maisons communales, etc. Ainsi s'écouleront des heures, voire des journées ; la couverture aura rempli sa mission.

Bien entendu, cette défense ne saurait tenir contre n'importe quelle supériorité d'une façon illimitée ; après un certain délai, elle sera submergée ; mais qu'elle tienne jusqu'à l'arrivée des gros, ou jusqu'à ce qu'ils se soient installés, son but est atteint.

Le procédé de combat le plus efficace des détachements-frontière est la surprise et les embuscades. Les zones boisées et la haute montagne le favorisent pareillement. La guerre de francs-tireurs et la guerre coloniale doivent nous servir de modèle. Pensons, par exemple, aux guerres des Allemands contre les Hereros ou des Français au Maroc. Il est évident qu'un des avantages dont les indigènes de ces contrées bénéficient nous manque, les vastes espaces de plusieurs centaines de kilomètres d'étendue ; mais nous pouvons utiliser les difficultés de mouvement, de liaison, d'observation que notre terrain oppose à l'ennemi, ainsi que les nombreux couverts dont peuvent profiter ceux qui le connaissent.

En principe, cette guerre d'embuscades ne doit pas se préoccuper des organes d'exploration, des avant-gardes, ni même des têtes de colonnes. Ses véritables objectifs sont les gros. Pour agir contre eux, les détachements d'embuscades seront échelonnés en profondeur. Leurs emplacements normaux seront des endroits peu abordables, loin des chemins, par exemple au milieu de grandes forêts ou sur des crêtes solitaires de la haute montagne. Les éléments de l'exploration ennemie ne doivent pas les découvrir. Exceptionnellement, si ces éléments approchent de l'emplacement où le détachement s'abrite, celui-ci les supprime.

Pour réussir des surprises de grande envergure, il convient de laisser pénétrer les éléments avancés et les avant-gardes très en deçà de la frontière sans leur offrir de résistance, puis on dirige l'effort contre les gros, les éléments avancés étant arrêtés ou anéantis par des détachements tenus plus en arrière. Les armes les mieux appropriées à ce genre de combat sont les fusils-mitrailleurs et les mitrailleuses postés en de certains

endroits, des défilés par exemple. Le fusil et le mousqueton sont aussi des armes efficaces. Les buts sont les états-majors, puis toutes les colonnes hippomobiles, surtout l'artillerie, des pertes sérieuses dans ces éléments provoquant la plus grande confusion.

Ce procédé n'exige pas de grosses forces ; il se contente de quelques armes automatiques avec beaucoup de munitions, et par-dessus tout, il réclame des hommes mobiles et forts sous un chef au cœur ardent, à la volonté ferme, à la tête claire. Un petit tableau d'imagination expliquera mieux ce que j'entends qu'une longue explication.

A l'intérieur d'une grande forêt, tapis dans le taillis, se dissimule un détachement d'embuscade. Il compte une cinquantaine de soldats que commande un jeune officier dont le regard énergique annonce l'initiative et la hardiesse. Ces hommes disposent d'une mitrailleuse et, sur des cacolets, de vingt coffrets à munitions. Leur équipement comporte en outre 4 fusils-mitrailleurs, avec de nombreux sacs à munitions. Une réserve de munitions et de vivres est à proximité, cachée dans une fosse soigneusement recouverte d'un tas de fagots. Avec ces soldats, on remarque une dizaine de civils armés de fusils et munis d'un mince brassard et d'une cocarde. Ils portent des sacs remplis de munitions.

Les hommes se reposent et causent à voix basse ; ils savent que des sentinelles posées dans toutes les directions veillent à leur sûreté. Le chef examine un rapport qu'il vient de recevoir du village limitrophe, et qui lui annonce le passage d'une compagnie d'infanterie. De la cavalerie et des autos blindées ont traversé le village voilà plus d'une heure.

Qu'est-ce tout à coup qu'on entend ? Les branches craquent légèrement, et Boy, le chien-estafette, l'ami de tous ces guerriers, surgit à grande allure. Il apporte un message daté du village. De fortes colonnes, avec de l'artillerie, passent depuis une demi-heure ; sur la route qui vient de l'ennemi, dit le message, on voit de nouvelles colonnes en marche. Le message ne provient pas d'une patrouille ; il est envoyé par une brave femme dont le mari a été mobilisé et qui, renouvelant l'exemple donné par tant de vaillantes Suissesses au



cours de notre histoire nationale, s'est mise à la disposition de nos autorités militaires. De son jardin où elle était occupée à des travaux d'horticulture, elle a vu le passage des troupes, et d'une petite colline située derrière la maison, elle a constaté qu'à quelques kilomètres de distance, la colonne n'était pas encore terminée.

Pendant que le chef lit ce message, son visage s'éclaire, son corps musculeux se tend, tout son être semble électrisé. Brièvement, il oriente ses hommes et l'on part. Les sacs restent en cachette sous les broussailles ; les hommes ne portent que le sac à pain. Dans toutes les directions, la petite colonne est gardée par des guetteurs à distance de vision entre eux et entre eux et la colonne. A côté du chef marche le vieux garde forestier qui connaît la forêt comme sa poche ; le chef contrôle néanmoins la direction à l'aide sa boussole qu'il consulte de temps en temps.

On approche d'un des sentiers qui traversent le bois. A ce moment un signe d'un guetteur. Arrêt, on se couche. Une patrouille d'officier ennemie ! Quelques ordres donnés à voix basse suffisent ; tous regardent le chef. Sur son signe, tout le monde se redresse et bondit sur la patrouille. La résistance est vaine ; submergée par la supériorité numérique, paralysée par la surprise, la patrouille est prisonnière ; pas un des siens n'a pu s'enfuir.

Le détachement fait demi-tour. A 200 mètres du sentier, on attache les prisonniers aux arbres au moyen des cordes dont chaque homme du détachement est muni. Ordre strict aux prisonniers d'observer le silence ; quiconque ferait du bruit sera fusillé séance tenante. Deux hommes restent en sentinelles.

La marche en avant est reprise. Peu à peu, la forêt devient moins dense ; de loin, on aperçoit la lisière. Halte ! Tout le monde se couche.

Cependant deux gamins, sales, déguenillés, mais le regard audacieux, gagnent doucement vers la lisière. Au bout d'un certain temps, l'un revient. Situation des plus favorables. Sur la route une longue colonne. A 300 m. plus loin, une tête d'artillerie. Il y a un moment, une patrouille ennemie a passé qui a fouillé soigneusement la lisière.

Sur quoi, les ordres sont donnés avec une extraordinaire rapidité :

« Sergent A, avec 10 hommes, vous couvrez le flanc droit à environ 150 m. plus au nord ; caporal B et 10 hommes, vous couvrez le flanc gauche à ce coin du bois. » Entre les deux flanc-gardes, le gros avance vers la lisière, non sans laisser un groupe de sûreté derrière lui. A la lisière, on embrasse d'un seul coup d'œil plusieurs centaines de mètres de la grand'-route qui longe le bois, à 300 mètres de distance. On voit la fin d'une colonne d'infanterie qui passe. Un peu en arrière, un état-major à cheval, appartenant probablement à l'artillerie qui suit.

Promptement, les armes automatiques sont mises en position : « la mitrailleuse tire contre la colonne d'artillerie ; F. M. 1 et 2 contre la queue de la colonne d'infanterie ; F. M. 3 et 4 contre l'état-major ». A peine ces ordres sont-ils donnés qu'on aperçoit une auto qui longe la colonne. Pas de doute, à la jumelle on distingue des officiers supérieurs. « Changement de but : F. M. 2 et 3 contre l'auto ; visez à 2 m. devant la voiture et laissez-la entrer dans la gerbe. F. M. 1 et 2, tir alternatif. »

Le moment est poignant. « Feu ! » F. M. et mitrailleuse ouvrent le feu. Aussitôt désordre indescriptible dans toute la colonne. Grièvement blessés, des chevaux d'artillerie se cabrent, pivotent, et retombent lourdement sur le sol ; une pièce tente un demi-tour mais ses chevaux s'abattent sur ceux du caisson qui sont déjà à terre. L'artillerie est prise de panique ; en arrière, on voit des conducteurs couper les traits des attelages et fuir au galop, abandonnant les pièces.

L'auto de l'état-major a stoppé ; les premiers coups de feu ont mis son moteur hors fonction. Le commandant de division est tué ; son chef d'état-major, assis à côté de lui, est grièvement blessé ; l'état-major d'artillerie a été cruellement décimé lui aussi. L'infanterie a moins souffert ; elle a subi des pertes, naturellement, mais ses hommes ont pu se mettre à couvert en peu d'instant. Déjà de ses éléments avancent vers la lisière de la forêt ; une série de la mitrailleuse les rappelle à la prudence.

Mais pour le détachement le dernier moment est venu de filer. La mitrailleuse a tiré trois bandes de cartouches sans interruption ; quoique l'eau ait été remplacée pendant le tir, la vapeur traître s'échappe du tube à grands nuages. Pendant que les F. M. continuent leur feu, elle a été retirée du front et chargée sur les cacolets. Quand tout est prêt, un coup de sifflet du chef donne le signal de la retraite « Sergent C, avec six hommes, vous formez l'arrière-garde ». Cent mètres plus loin, les flanc-gardes rejoignent. Toute cette surprise a duré trois minutes à peine, mais on doit craindre que l'ennemi poursuive de près. Pas gymnastique ! Les hommes ne sentent pas la fatigue ; leur moral est très haut. Ce n'est qu'après avoir couru l'espace d'un kilomètre, que le chef arrête sa troupe pendant un instant, et en quelques mots d'un langage militaire exprime à son monde sa satisfaction.

Puis départ pour une nouvelle surprise, plus près de la frontière cette fois-ci. On attrappe une colonne de camions ; des séries de feu bien placées atteignent les moteurs. Embouteillage sur la route.

Ultérieurement, on apprend les résultats. A la suite de la panique de la batterie de tête, un groupe d'artillerie a été dissocié. Plusieurs officiers supérieurs ont été tués ou sont grièvement blessés. Retardée dans son mouvement, la colonne ennemie n'a pas atteint, n'a même pas approché des objectifs qui lui avaient été ordonnés pour cette journée. L'avant-garde ennemie a bien entendu le bruit d'un combat au gros, et au moment où son commandant est en train de se demander s'il doit continuer sa marche, s'arrêter ou faire demi-tour, lui aussi, il tombe dans une embuscade tendue par un des détachements des échelons d'arrière.

Le soir, le remplaçant du commandant de la division a fait savoir au commandant de corps d'armée qu'il ne lui sera pas possible de reprendre sa marche le lendemain matin ; il doit remettre de l'ordre dans les unités démoralisées. Recommandation a été faite aux troupes d'avancer avec plus de prudence, de fouiller le terrain dans tous ses détails. Pendant la nuit, dans deux villages servant de cantonnements, des paniques se sont de nouveau produites, provoquant des fusil-

lades et des pertes ; le bruit avait couru que les Suisses étaient dans la localité. Dans un troisième village, un détachement suisse a pu s'infiltrer, en effet, et a déchaîné un farouche combat de nuit ; ses hommes étaient en retraite que la fusillade durait encore.

Voilà comment on peut se figurer la guerre d'embuscades. Inutile d'ajouter, n'est-ce pas ? que ce tableau ne doit pas être tenu pour un schéma ; c'est un exemple imaginé comme on en peut imaginer d'innombrables. Il n'est pas de combat qui laisse plus de liberté et stimule autant l'initiative et le génie d'un chef que la guerre d'embuscades. Mais on n'oubliera pas qu'il faut changer constamment de procédé.

En haute montagne, il est souvent recommandable de dresser l'embuscade non sur le col ou en avant du col, mais en deçà, lorsque l'ennemi, à la descente, se croit déjà plus sûr de son mouvement.

Si les deux procédés qui viennent d'être indiqués ne sont pas praticables, ou sont d'un mauvais rendement, *le combat en retraite préparée* s'impose. Ce combat est caractérisé par la feinte d'une défense. On choisit des positions dominantes à grands champs de tir qui se prêtent à l'utilisation des portées maxima des armes automatiques. Même dans ces secteurs, il y aura toujours des cheminements par où l'assaillant pourra approcher à couvert. On les barrera à l'aide de détachements poussés en avant qui ne se replieront que pas à pas ou agiront en détachements de surprise. Ce procédé est surtout indiqué pour entraver l'ennemi de nuit. Au crépuscule, on expédie en avant de nombreuses patrouilles armées de fusils-mitrailleurs et dotées de munitions en abondance. Dressant des embuscades, elles empêchent les gros de l'adversaire d'approcher à petite distance de notre position. Pour tromper l'ennemi le plus longtemps possible, il est opportun de prévoir un grand nombre de positions pour une même arme, qui changera d'emplacements après chaque rafale. L'ennemi se croira facilement en présence d'effectifs importants.

Quoique simulant la défense, ce procédé en diffère profondément. Tandis que dans le cas de la défense l'intensité du feu atteint son maximum dans la zone située à proximité immédiate du front d'arrêt, dans le combat en retraite, la majeure

puissance du feu est développée sitôt que l'on peut en attendre des résultats satisfaisants, c'est-à-dire très près de la portée maxima, donc à des distances de 2000 à 1000 mètres. Par tous les moyens on s'applique à contraindre l'adversaire à entrer dans le détail de ses préparatifs d'attaque, et surtout à engager le gros de son artillerie. Une fois l'ennemi prêt et son attaque, montée avec de puissants moyens, imminente ou peut-être même déclenchée, la couverture qui ne peut plus tenir doit se dérober. Les cheminements pour la retraite et les nouvelles positions doivent avoir été reconnus à l'avance et marqués de telle sorte que les troupes puissent s'y porter de nuit comme de jour. En général, on commencera la retraite pendant la nuit, mais des cheminements couverts, ou des formations minces permettront de l'exécuter de jour. Un terrain ouvert devant le front et couvert à l'arrière est spécialement favorable au combat en retraite.

Pour l'action de la couverture, le service des renseignements revêt une capitale importance. Si, pour l'exercer, l'on peut recourir à des éclaireurs civils spécialement aptes, ce sera d'un sérieux avantage. L'organiser est une des premières tâches à laquelle doit songer le chef d'un détachement-frontière.

Il va de soi que l'on ne saurait étudier publiquement les possibilités et les modalités de ce service. Un chef doué d'initiative et d'imagination trouvera facilement des procédés efficaces qui le renseignent à temps. Ce sont du reste des renseignements simples ; il suffit généralement de savoir que l'ennemi a franchi la frontière à tel endroit, ou qu'il a occupé telle localité. Même des observateurs sans profondes connaissances militaires peuvent être utiles. Les moyens de transmission seront aussi des plus simples.

En principe, le combat des détachements de couverture s'attaquera en premier lieu au *moral* de l'ennemi. Celui-ci doit avoir le sentiment que des milliers d'yeux invisibles le guettent de toutes parts, à chaque coin de bois, sur chaque sentier solitaire, dans chaque vallon désert ; partout d'innombrables dangers l'attendent. Ce sentiment pèsera lourdement sur son moral, et d'autant plus que l'opinion publique des grandes puissances est que vaincre la Suisse est l'affaire d'une simple promenade militaire. Plus cette opinion sera répandue

chez nos voisins, sinon dans les milieux officiels au moins dans les populations, plus elle sera admise à un début d'hostilités, plus cruelle sera la désillusion et plus profonde sa répercussion sur l'armée assaillante, et même à l'intérieur du pays ennemi. Voilà pourquoi nos détachements-frontière doivent savoir mener le combat de façon à convaincre l'envahisseur que la guerre contre les Suisses est une entreprise très sanglante, longue, et d'un résultat incertain. Cette conviction, nous pouvons la créer chez l'ennemi dès ses premiers pas sur notre sol.

En débutant, j'ai fait allusion aux influences d'ordre stratégique qui peuvent s'exercer sur les combats de la couverture. J'y reviens.

Les détachements-frontière ont besoin de recevoir des missions clairement déterminées, en étroite connexion avec les intentions stratégiques du haut commandement. Jusqu'à ce que l'armée soit mobilisée et ait pris son dispositif initial, les détachements-frontière postés dans des secteurs à proximité immédiate de places de mobilisation devront, le cas échéant, se sacrifier. Dans la haute montagne, certains secteurs demandent à être tenus à tout prix, parce qu'une fois perdus, les reprendre deviendrait incertain et fort coûteux. Ailleurs, on devra se retirer au fur et à mesure que l'ennemi mettra en ligne des forces très supérieures, et surtout de puissants moyens d'action. On établira cependant de sérieux barrages partout où faire se pourra, devant lesquels l'envahisseur soit obligé de s'arrêter longtemps, perdant des journées, des semaines, pour gagner quelques kilomètres de terrain.

Il est très important d'indiquer à notre couverture sa direction de repli ; ce sera un moyen d'attirer les forces ennemies dans une direction qui nous soit favorable, dans des lieux où nous lui préparerions, le cas échéant, des surprises. Dans les secteurs où le commandement en chef ne prévoit pas, pour l'instant, d'action décisive, la retraite des détachements de couverture sera lente, leur résistance opiniâtre, caractérisée par la résolution de faire payer cher à l'assaillant chaque mètre de terrain. Par contre, où le commandant en chef amène des forces considérables et les dispose dans des positions d'attente bien camouflées afin d'y recevoir l'adversaire à

bonne portée, les détachements de couverture se montreront moins tenaces, ou du moins leur ténacité cédera-t-elle progressivement jusqu'à se précipiter, pour donner à l'adversaire l'impression qu'il a eu raison des éléments qui l'ont gêné lors des premiers contacts, et qu'il peut se livrer à une poursuite plus énergique, qu'il soit porté maintenant à négliger la prudence et ne discerne d'abord dans notre contre-attaque qu'un retour de nos faibles éléments de couverture, qu'avec un peu de « cran » et une mise en œuvre rapide et résolue des moyens dont il dispose, il rejettera de nouveau.

Un point important reste à mentionner. Ce que l'on n'a jamais exercé ne réussira pas au commencement d'une guerre. Cela est vrai spécialement des combats du genre de ceux dont j'ai parlé, d'autant plus qu'ils exigent des officiers subalternes beaucoup de décision et une grande habileté tactique. Je n'entends pas dire qu'il faille exercer particulièrement des entreprises de surprises, par exemple contre des patrouilles ou de petits détachements ; le danger serait grand de tomber dans des sortes de jeux d'enfants. Mais on peut très bien, dans des cours de répétition régimentaires, organiser de petits exercices à double action à l'échelle du bataillon ou du régiment. C'est aisé pour des troupes qui mobilisent à proximité de la frontière. Et pour les autres aussi. On n'a qu'à supposer des missions et des situations analogues à celles que la couverture devra résoudre, et qui peuvent se présenter d'ailleurs à un moment où l'envahisseur aurait déjà pénétré assez profondément dans notre territoire.

Ce genre d'exercices est non seulement utile, mais nécessaire. Outre qu'il est de nature à accoutumer les chefs et la troupe à cette façon de combattre, il leur donnera confiance dans notre défense nationale.

J'estime donc que le combat des détachements-frontière mérite toute notre attention. Si nous en reconnaissons l'intérêt, si nous l'étudions, si nous l'exerçons, nous pourrions envisager nos possibilités, aux cas de conflits militaires, avec une fierté et une confiance qui, ces derniers temps, ont quelque peu diminué, semble-t-il, dans certains milieux de notre pays.